

York pour quelques sous dans la collection : « Munro's Seaside Library ».

Néanmoins, elle touchait beaucoup, et même de l'Amérique, car, à côté de la contrebande, on faisait là-bas une édition autorisée de ses livres. Elle dépensait sans compter. C'était une femme de grand cœur, d'un caractère noble, sans ruse, sans méchanceté, sans petitesse, un peu naïve. Avec trop d'orgueil pour être vaniteuse, elle montrait par moments une susceptibilité hautaine, à la manière de Barbey d'Aurevilly, plus haut cité. Sa plume était toujours au service des faibles et des déshérités, parmi lesquels elle comptait surtout les bêtes. C'est parce qu'elle voyait dans le livre de G. Darien une plaidoirie pour quelques êtres humains brimés et humiliés qu'elle écrivit son article sur « Biribi ».

A-t-elle connu Darien? Une collection de ses lettres n'a jamais été faite, et comme biographie je ne connais que deux ou trois notices fort insuffisantes. Pourtant, c'était une femme intéressante par elle-même et en rapports avec beaucoup de gens célèbres de l'époque dite victorienne.

Ajoutons que le directeur du *Fortnightly Review*, au moment où parut l'article en question, était Frank Harris, bien connu à Paris avant la guerre et sur beaucoup de points comme un personnage sorti d'un roman de Ouida.

Veillez agréer, etc. — VINCENT O'SULLIVAN.

§

Empros et comptines. — Avant d'analyser les textes nouveaux que m'ont envoyés des lecteurs du *Mercure de France* pour répondre aux questions posées dans le numéro du 1^{er} octobre 1932, je tiens à rappeler que le but de cette enquête est non seulement de faire émerger des textes nouveaux, des variantes inédites, mais aussi de démontrer que, si on s'en donne la peine, on peut arriver à comprendre des comptines à première vue intelligibles et faire tomber ce préjugé, à la fois savant et populaire, que les enfants juxtaposent des sons au hasard et se distinguent par là des grandes personnes, qui ne parlent que pour dire quelque chose de défini.

Ce préjugé se retrouve dans la préface de Bodmer qui nomme *wilde Woerter* (*mots sauvages*) ces sons sans lien apparent. Il en donne un cas vraiment étonnant, mais qui prouve combien l'on doit se défier de cette attitude. A Lausanne il a recueilli la comptine suivante :

*Ki-Ti-Fé-La-Ké-Bé-Ti-Vwa-Ji-Mi-Lâv-Lé-Min-A-Lô-Dvi-Lé-Kom-Il
A-Di-Li-Ma-Jor.*

Veillez d'abord lire le tout à la suite... Puis sachez que la petite fille qui lui a récité cette comptine, et qui était en vacances à Lausanne, a répondu à ses questions : « C'est un nègre qui parle comme ça. » Relisez de nouveau... Comme Bodmer vous distinguerez : *comme il a dit le major*. Le reste maintenant va tout seul, à condition de connaître le sabir franco-nègre :

Qu'est-ce que tu fais là, Kébé? — Tu vois, je me lave les mains à l'eau de vie; c'est comme a dit (de faire) le major.

Il s'agit donc d'un infirmier nègre qui répond à un autre nègre, très étonné de voir l'eau-de-vie ainsi employée... Kébé ne ferait-il pas mieux de la boire?

Or, non seulement Bodmer déclare que, tout en reconnaissant dans cette comptine (son n° 184, p. 30) « certains mots français, on ne saurait qu'à peine distinguer un sens suivi »; et il ajoute qu'il « n'a pas pu retrouver cette formulette ailleurs à Lausanne ». Ce qui n'a rien d'étonnant.

Serait de même entièrement incompréhensible son n° 118 :

Asterdam-Sikulagodam-Karabi-Sikulo-Lavileprincipale-Dedô-Mets ton poing derrière ton dos.

si Bodmer lui-même ne donnait d'autres versions que j'ai analysées dans l'Echo cité et qui prouvent que c'est l'ultime déformation (ou presque) de la Série *Santa Fémina Gauda* ou *Caracas et Quito*. Si donc on se trouve en présence d'allitérations bizarres, il faut avoir la patience de relever toutes les versions connues de la même série et, par un processus de comparaisons et d'éliminations, en ne tenant compte que des sons, mais non de l'orthographe ni des coupures imposées par la pratique de compter, tâcher de reconstituer le texte originel. On constate alors que ce texte, sans avoir toujours un sens vraiment suivi, sans être nécessairement une narration épique, peut cependant avoir une raison d'être.

Ceci nous ramène à notre série *Femina Gauda* dont l'étude avance brusquement grâce à de nouvelles communications. Voici d'abord le Dr Emile Bourguet, de Paris, qui me donne une version entendue vers 1890 dans l'Hérault :

Santa Fé de Bogotá
Caracas et Quito
Cayo, la mère Angot
Passe-moi la main dans le dos.

Donc ici mon hypothèse que le premier vers *Santa Fémina Gota* pouvait se couper ainsi : *Santa Fé-Minagota*, reçoit confirmation. Mais *Bogota* a-t-il pu donner *Minagota*? Et comment se fait-il que ni dans les quatre versions françaises publiées dans la notice

précédente, ni dans aucune des quinze variantes suisses-romandes de Bodmer on ne trouve *Bogota*, mais seulement des formes diverses de *fémima gauda* ou *gota*, à savoir :

Sikulagodam; filsigudem; féminin godâ; féminin gotâ; féminin Coteau; fémima goda (4 fois); féminin kotin; féminin godor; féminin kotam.

Il faut donc supposer que si *Santa Fé* est correct et si *gauda, gota* peut se rattacher à *Bogota*, il y avait dans le prototype un *Mina* ou *Minin* essentiel. J'avais déjà pensé à *Minnesota*, ce qui donnerait *Santa Fé-Minnesota*, se coupant en *Fémima-sota*; mais ceci nous éloigne trop de l'Amérique du Sud, aux villes de laquelle cette comptine est visiblement consacrée.

M. Joseph Besse m'envoie de Lyon une autre version dont lui-même et ses camarades se servaient à Uzerche (Corrèze) vers 1886, version qui nous donne cette fois un terme final nouveau :

A santé fait des bogotas
Caraca Seguto
In Guyenn'
Capitin Cayenn'
Coquemaribo.

Le premier vers est une jolie déformation de *Santa Fé de Bogota*; et le dernier suggère aussitôt le nom de la capitale de la Guyanne hollandaise, *Paramaribo*; le reste de la comptine s'interprète aisément par les textes donnés le 1^{er} octobre 1932. On suppose donc maintenant un prototype correct, nettement géographique, localisé :

Santa Fé de Bogota
Caracas et Quito
La Guyane
Villes principales Cayenne
Et Paramaribo.

En général on dit en effet plutôt *ville principale* que *capitale*. Et c'est la solution à laquelle sont arrivés huit correspondants de divers pays. Mais ici on se heurte à des impossibilités linguistiques. Si, en effet, nous reprenons les derniers vers de toutes les variantes actuellement connues nous avons :

De l'amiral Cayo — In Marengo — Et Miracayo — Mets la main au dos — Mets ton poing derrière ton dos — Cache, etc. — âringo — C'est de mèringô — La fill' à mèr' Angot — Sera demain rango — La filomin rango — La fille à la mère Angot — Complément risco — Tuam fémima gotcho — Principal gotcho — Toto hengo, hengo. — La mère Angot.

Certes, *l'amiral Cayo* et *Miracayo* peuvent à la rigueur se rattacher à *Paramaribo*, mais difficilement; en tout cas la majorité exige un terme *ingo* ou *ango* primitif qui n'a rien à faire avec

la ville hollandaise; seule la déviation *Coquemaribo* d'Uzerche est normale.

Bref, la comptine donne le nom des capitales de la Colombie, du Vénézuéla, de l'Equateur et des Guyanes française et hollandaise. Celle de la Guyane britannique, Georgetown, n'apparaît pas; et deux termes, au début en *mina*, à la fin en *ingo ou ango* restent incompréhensibles jusqu'à ce qu'on découvre d'autres versions. La difficulté concomitante est d'expliquer la chute du *Bo* de *Bogota*; — et celle de *Paramaribo* partout sauf dans un seul cas, celui d'Uzerche. Et pourquoi ni Rio de Janeiro, ni Montevideo, qui auraient si bien fait rime riche? Il faudrait donc supposer qu'un manuel primaire de géographie n'est pas la véritable origine de la comptine, mais plutôt une certaine série d'événements, comme je l'ai dit dans ma notice précédente.

J'en étais là de mes ratiocinations alambiquées, lorsque je reçus une lettre de M. André Allix (Lyon), bien connu pour ses travaux de géographie humaine alpestre, qui me rappelait l'existence de *Demérara* et de *Maracaibo*. Ce dernier nom se raccorderait bien au *Miraciao* de l'une des versions; et *Demérara* donnerait la solution de *La mère Angot*... en tirant sur la ficelle. Car on ne comprend encore pas ainsi la nasale *in* ou *an*, ni la finale en *o*, *go*, *tcho*. J'en reviens donc provisoirement à *Marengo*.

Car cette finale nasalisée se retrouve aussi dans la version nouvelle, en usage à Rouen vers 1885, chez les petites filles mais non chez les petits garçons, que me communique M. H. Gauran (Paris):

Sanfa fâ fémjna goda
Caracas signas executo
La vill' principal' magna
D'la mère Angot.

qui présente avec les variantes suisses-romandes plusieurs points de contact. Ici aussi, comme dans quelques versions de Bodmer, on constate une tendance à rattacher les termes géographiques incompréhensibles à du jargon d'apparence latine; *femina*, *signas*, *executo*, *magna* sont des formations qui correspondent, quant à leur principe, par exemple à *principa poram tuam* d'une version du Locle. Cette observation mérite d'être retenue par la théorie générale des comptines; car elle peut faciliter la solution d'autres problèmes de même ordre. Le dernier vers, en tout cas, contient aussi la syllabe nasalisée qui oblige d'admettre un autre terme à côté de *Paramaribo*, syllabe qui persiste même dans *poing* ou *main... derrière ton dos*. — A. VAN GENNEP.